



LEÇON INAUGURALE DU PROFESSEUR OLIVIER MASSIN

FACULTÉ DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES
CHAIRE DE PHILOSOPHIE GÉNÉRALE

22 mai 2019

De l'Optimisme

L'optimiste a mauvaise réputation. Il serait, pour commencer, *aveugle* : à travers ses lunettes roses, il refuserait de voir la réalité dans son entier pour ne retenir que ses aspects les plus plaisants. L'optimiste serait ensuite *indifférent* : parce qu'aveugle aux malheurs de ce monde, il manquerait fondamentalement de compassion. L'optimiste serait enfin *béat* : imperméable à ces reproches épistémiques et moraux, il se complairait dans une ignorance joyeuse. Ce portrait communément brossé de l'optimiste tranche avec celui, élogieux, que l'on dresse du pessimiste. Alors que l'optimiste passe pour aveugle, indifférent et béat, le pessimiste est, lui, dépeint comme lucide, concerné et désabusé, qualités qui lui confèrent tout à la fois profondeur philosophique, probité morale et charme ténébreux.

La piètre réputation de l'optimisme est-elle méritée ? Je soutiendrai que non. Pour ce faire, je distinguerai deux formes d'optimisme, souvent confondues : l'optimisme *factuel* et l'optimisme *focal*. L'optimiste factuel, en première approximation, pense tout que, tout bien pesé, les choses vont (ont été ou iront) plutôt bien. L'optimiste focal, pour sa part, n'entretient pas forcément de croyance positive, mais tend à focaliser son attention sur l'aspect positif des choses.

Après avoir clarifié cette distinction, je tenterai de répondre aux reproches qui sont faits à l'optimisme factuel, puis à ceux qui sont adressés à l'optimisme focal.

1. Optimisme factuel vs Optimisme focal

Qu'est-ce, pour commencer, que l'optimisme ? Les études empiriques sur l'optimisme abondent, mais la question de sa nature est rarement soulevée. Or un certain flou entoure ce concept. Ainsi Pangloss, que l'on identifie volontiers à une figure archétypale de l'optimiste, pourrait en réalité manifester une disposition d'esprit bien distincte. Pangloss s'emploie constamment à rationaliser ses malheurs et ceux de ce monde en leur trouvant une fonction. Ce faisant, le précepteur de Candide rappelle le renard de la Fontaine qui estime trop verts les raisins qu'il ne

peut atteindre. Le renard dévalue les biens qu'il ne peut atteindre, Pangloss réévalue les maux qu'il ne peut éviter. Pangloss et le renard adoptent cette attitude qui consiste, face au constat de son incapacité à obtenir un bien ou à éviter un mal, réviser son évaluation afin de ne plus le trouver bien, ou mal. Il y a là davantage une manière de s'accommoder piteusement de ses limites, qu'une manifestation d'optimisme. Que l'on trouve acides les raisins inatteignables, ou sucrés les citrons inévitables, on est davantage résigné, homme de ressentiment, qu'optimiste. On a reproché à Voltaire de faire un faux procès à Leibniz. On aurait pu tout aussi bien lui reprocher de faire un faux procès à l'optimisme. Aussi juste soit sa critique de la disposition d'esprit de Pangloss, celle-ci n'est pas davantage celle de Leibniz que celle de l'optimiste.

Pour se faire une meilleure idée de la nature de l'optimisme, il est fécond de partir de la métaphore consacrée : l'optimiste est celui qui voit le verre à moitié plein, le pessimiste celui qui voit le verre à moitié vide. Cette image correspond à ce que je propose d'appeler l'optimisme et le pessimisme *focaux*. La raison de cette appellation est la suivante. L'optimiste qui voit le verre à moitié plein et le pessimiste qui voit le verre à moitié vide sont d'accord sur les faits, sur ce qu'il y a. Ils s'accordent sur le fait que le verre est à moitié rempli de liquide, à moitié rempli de gaz, que ce liquide est du vin, que ce gaz est de l'air, que le vin est bon et que l'air est, comparativement, mauvais. Leur désaccord ne porte pas sur les faits, mais sur l'attitude à adopter à leur égard : l'optimiste focal concentre son attention sur la partie pleine du verre, et réagit en conséquence positivement tant dans ses émotions que dans son comportement. Le pessimiste focal, concentre, lui, son attention sur la partie vide du verre, et réagit en conséquence négativement – il est dépité, soupire, proteste... Ce qui différencie l'optimiste et le pessimiste focaux n'est donc pas leurs jugements au sujet des faits, mais ce sur quoi ils *focalisent leur attention* au sein de faits sur lesquels ils s'accordent.

Optimisme focal : tendance à focaliser son attention sur les aspects positifs d'un objet ou d'une situation et à négliger ses aspects négatifs.

Pessimisme focal : tendance à focaliser son attention sur les aspects négatifs d'un objet ou d'une situation et à négliger ses aspects positifs.

Il existe différentes formes d'optimismes focaux. On peut les distinguer en particulier selon les fonctions des objets considérés : on peut avoir tendance à voir le bon côté des personnes qui nous sont proches, des personnes dans leur ensemble, de l'état du monde, d'une science, d'un pays, d'une boisson, d'un voyage, d'une période de l'histoire, d'un livre, etc.

Supposons maintenant que, plutôt que de voir le verre à moitié plein ou à moitié vide, l'optimiste et le pessimiste le voient respectivement *totalelement plein* et *totalelement vide*. Dans un tel cas, l'optimiste et le pessimiste ne sont plus d'accord sur ce qu'il y a dans le verre : leur opposition prend cette fois la forme d'un *désaccord au sujet des faits*. Peut-être est-ce l'optimiste qui a raison (si le verre est plein), peut-être est-ce le pessimiste (si le verre est vide), peut-être

encore ni l'un ni l'autre n'ont-ils raison (si le verre est partiellement plein). Quoi qu'il en soit, tous les deux ne peuvent avoir raison. Ce qui oppose l'optimisme et le pessimisme, dans cette version modifiée de la métaphore, n'est plus qu'ils concentrent leur attention sur différents aspects d'un même objet, au sujet duquel ils font le même constat, mais qu'ils ne font pas le même constat. Dans cette seconde version de l'opposition, l'optimisme et le pessimisme ne sont plus des tendances à concentrer son attention sur un aspect positif ou négatif de la réalité, mais différents constats, croyances ou impressions que l'on entretient au sujet du monde : l'optimiste croit que le réel, ou telle partie du réel, contient plus de positif que de négatif ; le pessimiste croit au contraire que le réel, ou telle partie du réel, contient plus de négatif que de positif. Puisque l'optimisme et le pessimisme de ce second type impliquent une différence dans les jugements de faits plutôt que dans la focalisation de l'attention, je propose de parler d'optimismes et de pessimismes *factuels* :

Optimisme factuel : croyance selon laquelle, dans un certain domaine, il y a plus de positif que de négatif.

Pessimisme factuel : croyance selon laquelle, dans un certain domaine, il y a plus de négatif que de positif.

Alors que l'optimiste et le pessimiste factuels sont en désaccord, l'optimiste et l'optimiste focaux font un constat identique, mais y réagissent différemment. L'optimiste factuel pense que la vie est belle, l'optimiste focal pense qu'elle n'est pas toute rose, mais résout de la prendre du bon côté.

On peut distinguer diverses variétés d'optimismes factuels, selon

- (i) *le domaine* sur lequel porte l'optimisme factuel : on peut être optimiste au sujet de soi-même, d'un pays, de l'humanité, d'une science, de la capacité d'une voiture à nous mener à destination, etc.
- (ii) *le temps* au sujet duquel on est optimiste : on peut penser qu'il y *avait* plus de négatif que de positif, qu'il en *a*, qu'il y en *aura*. Autrement dit, on peut être optimiste au sujet du passé, du présent, ou du futur. Ces différents modes temporels de l'optimisme factuel peuvent se combiner librement : on peut penser que l'on est en phrase ascendante, descendante, au sommet de la vague, au creux de la vague.
- (iii) *la dynamique temporelle* de l'évaluation positive : l'optimisme peut concerner *l'état* ou *l'évolution* de son objet. Ainsi peut-on être optimiste au sujet d'un instant ou d'une période prise de façon statique – penser, par exemple, que sa jeunesse était heureuse dans l'ensemble – mais on peut aussi être optimiste au sujet d'un instant ou d'une période considérée de façon dynamique : penser que les choses *s'améliorent* aujourd'hui,

qu'une période a connu plus de progrès que de régressions. Cet aspect tendanciel se combine librement avec la dimension temporelle précédente. Ainsi peut-on peut penser que l'on est au creux de la vague (que les choses se sont détériorées par le passé mais vont s'améliorer à l'avenir), au sommet de la vague, en phase ascendante, ou en phase descendante.

Telle est la première thèse que je souhaite défendre ici – une thèse a priori, comme les philosophes les affectionnent : il y a une distinction de nature entre deux formes d'optimisme – et de pessimisme. Lorsque nous parlons d'optimisme au quotidien, nous avons en tête, tour à tour, l'une ou l'autre de ces notions. Nous entendons parfois par « optimiste » quelqu'un qui a un *avis positif* sur un sujet ou autre – Jeanne pense que l'opération de Jacques va bien se passer ; Pierre pense que les perspectives économiques du canton sont bonnes ; Julie pense que son gâteau est réussi, etc. Auquel cas nous avons en tête l'optimisme factuel. D'autre fois, entendons par « optimiste » quelqu'un qui *réagit positivement* – Marie garde une attitude positive ; prend les choses du bon côté ; retient le positif, etc. Auquel cas, nous avons en tête l'optimisme focal.

2. En défense de l'optimisme factuel

Cette distinction en main, revenons à notre question initiale : l'optimisme mérite-t-il sa mauvaise réputation ? Cette question se divise maintenant en deux, selon que l'on considère l'optimisme factuel ou focal. Commençons par l'optimisme factuel, car c'est à lui que l'on reproche d'être aveugle. (En effet, l'optimiste focal étant d'accord sur les faits avec le pessimiste focal, on ne peut guère reprocher à l'un de se tromper, ou d'ignorer une partie de la réalité, sans le reprocher également à l'autre.)

En quoi consiste, plus précisément, cette accusation d'aveuglement ? Elle est double. Elle consiste, d'une part, à soutenir que l'optimiste factuel se tromperait sur les faits : il n'est pas vrai que tout va bien. Elle consiste, d'autre part, à maintenir que cette erreur est coupable. La cécité n'est pas blâmable. Mais ce que l'on reproche à l'optimiste factuel n'est pas sa cécité mais son aveuglement : non de ne pas voir ce qui va mal, mais de *refuser de le voir*. Aux yeux des adversaires de l'optimiste factuel, le motif de ce déni est transparent : il est rassérénant de se dire que les choses vont bien. L'optimisme factuel est un optimisme de l'autruche.

Cette double accusation est-elle fondée ? Pour le déterminer, tournons vers la forme d'optimisme factuel qui en a le plus régulièrement fait l'objet, l'optimisme des Lumières. Celui-ci consiste dans un jugement sur le futur de l'humanité : l'humanité, pensaient les Lumières, va progresser dans son ensemble, elle va connaître davantage de progrès que de régressions. Condorcet synthétise ainsi cet optimisme résolu :

Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des

facultés humaines, que la perfectibilité de l'homme est réellement infinie, que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde, du moins tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers.

Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795.

Cet optimisme occupe une place de choix dans la grande famille des optimismes factuels, car il est de portée à la fois générale – il concerne l'humanité dans son ensemble – et prospective – il porte sur son futur. Notons d'emblée que cet optimisme factuel, aussi résolu soit-il, ne consiste pas dans la thèse béate selon laquelle *tout ira bien*, mais dans la thèse plus circonspecte selon laquelle *l'humanité va globalement progresser*. Ces thèses se distinguent sur deux points essentiels. D'une part, soutenir que les choses s'améliorent dans leur ensemble est compatible avec le fait de maintenir que *certaines choses ne s'améliorent pas, voire même, régressent*. D'autre part, soutenir que les choses s'améliorent globalement est compatible avec le fait d'admettre *tout va mal*: passer d'un mal à un moindre mal est en soi un progrès. L'optimisme des Lumières est certes enthousiaste, mais il n'est pas, en ce sens, béat.

Cette précision ne suffira pas à convaincre ses détracteurs. Ces derniers conviennent qu'il y a eu certaines améliorations, mais à leurs yeux, celles-ci ne pèsent pas bien lourd dans la balance. Au regard des innombrables guerres, famines, dictatures, massacres, purges, génocides, déportations... qui nous séparent des prévisions enjouées des Lumières, la double accusation d'aveuglement leur paraît entièrement fondée: la croyance des Lumières en un progrès de l'humanité était non seulement erronée, elle était le résultat d'un engouement coupable pour la nature humaine, bien plus sombre en réalité que ce qu'elles voulaient bien voir.

Je pense pour ma part que les Lumières ont fait preuve d'une étonnante lucidité. Aussi nombreuses et dramatiques qu'aient été les tragédies qui nous séparent d'elles, les progrès ont été plus importants encore. Pour prendre la mesure des progrès accomplis par notre espèce depuis lors, il nous faut quitter quelques instants la philosophie pour considérer quelques données empiriques. Condorcet annonce en 1795 un progrès massif et continu dans le niveau et l'accès d'éducation, dans les libertés politiques et l'accès à la démocratie, dans les sciences et les arts, dans l'espérance de vie et la santé, il annonce la fin de la pauvreté, la pacification de l'humanité, autant de prédictions qu'on a coutume de moquer.

A l'époque où écrit Condorcet, la proportion de personnes sur terre vivant sous le seuil de pauvreté absolue (2 dollars par jour) est de plus de 94 %. Elle est aujourd'hui de moins de 10% (Figure 1). Cela est à mettre au crédit de la soudaine augmentation de la production de richesse mondiale. Celle-ci, qui stagnait depuis des millénaires, s'est mise à croître moins de 20 ans après les prévisions de Condorcet dans des proportions que nul n'aurait pu envisager (Figure 2).

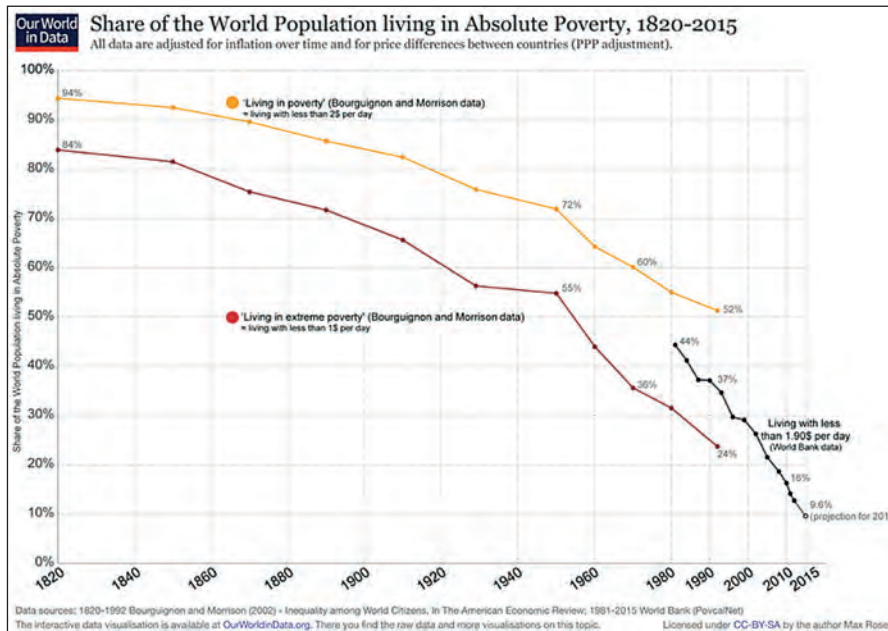


Figure 1

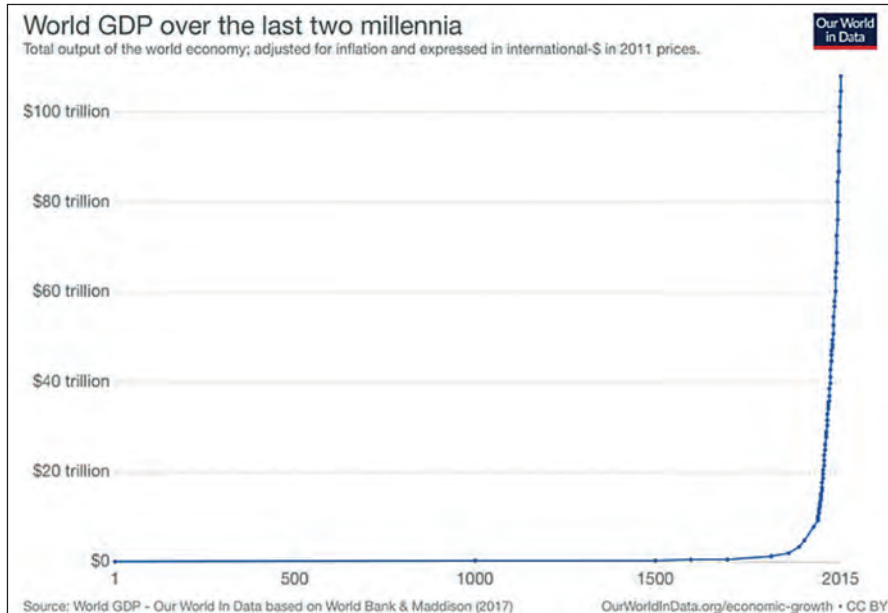


Figure 2

Mieux, alors même que le nombre d'êtres humains a été multiplié par 7 depuis lors, ce n'est pas seulement la proportion de personnes pauvres qui a été divisée par 9, c'est également leur nombre absolu qui a fortement diminué (Figure 3), au point que l'on envisage aujourd'hui l'éradication de la grande pauvreté dans le monde d'ici 2030. L'humanité est ainsi en passe de régler en l'espace de quelque 200 ans ce qui fut son problème principal pendant 3 millions d'années.

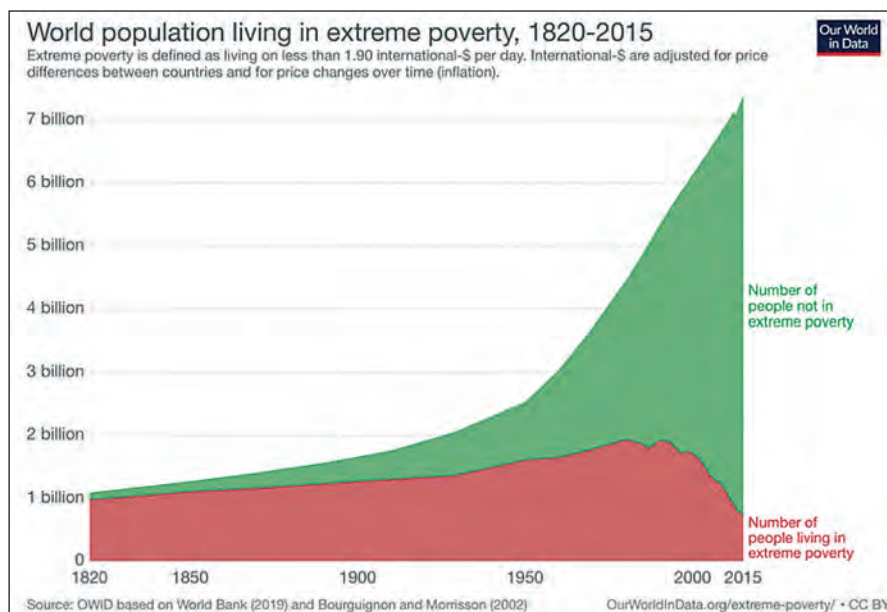


Figure 3

A l'aune de cette seule considération, l'optimisme des Lumières apparaîtrait presque timoré. Pourtant les progrès ne s'arrêtent pas là. Sur la même période, la proportion de personnes vivant dans une démocratie est passée de 1% à 56%, la mortalité infantile a été divisée par 10, l'espérance de vie moyenne sur Terre est passée de 29 à 71 ans, le pourcentage de personnes analphabètes est tombé de 88% à 14% de la population mondiale (Tableau 1).

Loin d'être aveugle, l'optimisme des Lumières a été, sur tous ces points, étonnamment visionnaire.

Qu'en est-il alors du second soupçon qui pèse sur l'optimisme actuel ? Ce soupçon, pour mémoire, est le suivant : l'optimisme serait fondamentalement le résultat de notre tendance à refuser de voir la réalité en face. Tel l'amant trompé qui détourne le regard, l'optimiste préfère le confort de l'illusion à la cruauté de la vérité. Les Lumières pourraient avoir eu raison par chance, emportées par leurs biais optimistes, plutôt que guidées par leur lucidité. Ce second reproche est d'un genre distinct du précédent : il n'est pas que l'optimisme

	1820	2015
Espérance de vie (moyenne mondiale)	29 ans	71 ans
Analphabétisme (% pop. mondiale)	88%	14%
Personnes vivant dans une démocratie	9 millions pers. 1%	4,1 milliards pers. 56%
Mortalité infantile, avant 5 ans	43%	4%
Personnes vivant dans la grande pauvreté	1,1 milliard pers. 94%	735 millions pers. 10%

Tableau 1, sources : <https://www.gapminder.org>; <https://ourworldindata.org>

factuel se trompe sur les faits, il est qu'il procède d'une prévention ou d'un biais, qui peut exceptionnellement, par hasard, le conduire à la vérité, mais qui le trompe en général. Ce reproche est-il justifié ?

Il l'est en partie. L'existence d'un tel biais optimiste chez les humains est confirmée par de nombreuses recherches récentes. Nous tendons à penser, par exemple, que nous avons moins de chances de divorcer, de mourir d'un cancer ou plus de chances d'avoir un enfant surdoué que ce qui est réellement le cas (Sharot, 2011). Cependant, si nous semblons bien avoir un biais optimiste *lorsqu'il s'agit de nous-mêmes ou de nos proches*, ce biais cède sa place à un biais pessimiste lorsqu'il s'agit de juger *de l'état du monde*. Nous sommes trop optimistes sur nous-mêmes, mais trop pessimistes sur le monde. En effet, nous avons vu que dans un laps de temps très court l'humanité a connu des progrès d'une ampleur unique dans son histoire. Il est frappant qu'en dépit de cela, le pessimisme au sujet des progrès passés de l'humanité soit si répandu. Dans son rapport *Perils of Perceptions, Global Impact of Development Aid* de 2017, Ipsos rapporte que seules 20% des 27 000 personnes interrogées dans 28 pays répondent, correctement, que l'extrême pauvreté a diminué au cours des vingt dernières années : 52% pensent qu'elle a augmenté, et 28% qu'elle a stagné. Dans un pays comme la France, la part des personnes interrogées qui pensent à tort que l'extrême pauvreté a augmenté s'élève à 60%, seuls 9% répondant qu'elle a diminué. De même, alors que la mortalité infantile a fortement diminué dans les pays en voie de développement, 61% des personnes interrogées dans le monde pensent qu'elle a diminué ou stagné. (voir <https://ourworldindata.org/optimism-pessimism> ; <https://www.gapminder.org/ignorance/gms/> ; https://www.ipsos.com/sites/default/files/ct/news/documents/2017-09/Gates_Perils_of_Perception_Report-September_2017.pdf pour d'autres données de ce type).

Nous manifestons donc, au sujet de maints progrès récents de l'espèce humaine, un biais pessimiste prononcé. Cela peut surprendre. On voit bien l'intérêt que l'on trouve à être optimiste : croire que les choses vont bien...fait du bien. Mais pourquoi tendrions à être plus pessimistes que nécessaire au sujet de l'état du monde ?

Une explication possible fait appel, précisément, à la mauvaise réputation de l'optimiste. En se disant optimiste, on signale une tendance à se bercer d'illusions et une indifférence aux malheurs du monde. En affichant son pessimisme, on signale à l'inverse sa lucidité et sa commisération. Noircir le tableau permet de gagner en réputation.

Une autre explication possible de ce biais pessimiste, compatible avec la précédente, fait appel au mensonge utile. Les discours mesurés sur ce qui va mal ne soulèvent guère les foules. Une dose de catastrophisme est nécessaire, pense-t-on parfois, pour faire réagir. Lorsque ces mensonges se voulant utiles sont le fait de personnes dont l'opinion est influente, ils tendent à se répandre, pouvant expliquer l'existence de certains biais pessimistes.

D'autres explications de l'existence de nos biais optimistes et de nos biais pessimistes existent. Le point qui nous importe ici est qu'il existe des biais optimistes *et* des biais pessimistes. Cela implique que la tentative de disqualifier a priori l'optimisme factuel au motif qu'il serait plus doux à nos oreilles, n'est pas plus convaincante en l'état que celle qui chercherait à disqualifier le pessimisme factuel parce il serait individuellement avantageux ou politiquement biaisé.

Comment choisir alors entre l'un et l'autre ? Une possibilité serait de se consacrer à l'étude fouillée des biais qui jouent en faveur de l'un et de l'autre dans l'espoir de pouvoir déterminer lequel de l'optimiste ou du pessimiste est le moins biaisé *au total*. Cette approche me paraît vaine. Aussi intéressantes soient les recherches sur les biais, qui prolifèrent aujourd'hui, ce n'est pas d'elles qu'il faut partir pour savoir qui, de l'optimiste ou du pessimisme factuel, a raison. Premièrement, parce que pour diagnostiquer l'existence d'un biais il faut au préalable connaître les faits sur lesquels il porte – c'est par exemple en comparant l'évolution actuelle de la pauvreté et sa perception que l'on peut déterminer que cette dernière est biaisée. Autrement dit, pour savoir s'il existe un biais pessimiste, il faut déjà savoir que le pessimisme est erroné sur tel ou tel point. Ce n'est pas l'étude des biais pessimistes (/optimistes) qui nous permet de savoir si le pessimisme (/l'optimisme) est vrai ; c'est précisément l'inverse.

Deuxièmement parce qu'étant donné la multiplicité des biais, leur variabilité (selon les individus, les époques, les âges, les sexes, les régions, les sensibilités politiques, religieuses...), la complexité de leurs interactions, étant donné également les biais qui entrent en jeu dans l'étude des biais (les biais des adversaires fascinent plus que les siens), il paraît pour le coût trop optimiste de penser que nous pourrions un jour arriver à une pondération du biais total en faveur de l'optimisme et du pessimisme, afin de permettre de choisir entre l'un ou l'autre.

Troisièmement, la connaissance de nos biais n'est d'aucune aide *en principe* lorsque nous voulons savoir, comme c'est notre cas ici, si une thèse est vraie. La connaissance des biais nous explique comment nous en venons à croire en une thèse, mais cela n'a rien à voir avec le fait d'évaluer sa vérité. Il ne s'agit certainement pas de nier que nous devons nous défier de nos biais, tenter de nous libérer de ce que Bacon appelait les idoles qui entravent notre connaissance. Il s'agit en revanche d'affirmer que la découverte d'un biais en faveur d'une thèse ne peut et ne doit jamais compter comme une raison en sa défaveur.

La seule manière de déterminer qui, de l'optimisme ou pessimisme factuel, a raison n'est pas de se regarder le nombril mais d'observer le monde. L'optimisme et le pessimisme factuel sont des thèses qui portent sur les faits. Pour les départager, plutôt que de s'inquiéter de nos biais et de se perdre en conponctions épistémiques, ce sont ces faits qu'il s'agit de scruter.

En somme, trois erreurs conduisent donc à disqualifier l'optimisme factuel : une caricature de celui-ci comme soutenant que tout va bien ; l'ignorance des progrès accomplis par l'espèce humaine ; le préjugé selon lequel, puisqu'il qu'il est plus plaisant d'être optimiste que d'être pessimiste, nous avons un biais optimiste mais pas de biais pessimiste.

Cela signifie-t-il que nous devrions aujourd'hui, comme les Lumières en leur temps, nous montrer optimistes au sujet du futur de l'humanité ? Pas nécessairement : que les optimistes du passé aient eu parfois raison n'implique pas que les pessimistes d'aujourd'hui aient tort. Certains craignent que les progrès passés aient été accomplis au prix de déséquilibres écologiques, géopolitiques, financiers, démographiques, culturels,... qui assombrissent notre futur. Il est parfaitement cohérent d'être optimiste (factuel) au sujet du passé et pessimiste au sujet du futur. Mais si la lucidité des Lumières ne peut à elle seule suffire à justifier un optimisme similaire aujourd'hui, l'existence d'un biais pessimiste au sujet de l'évolution passée de l'humanité devrait nous conduire nous méfier de ces mêmes inclinations lorsqu'il s'agit d'anticiper son évolution future.

Une inquiétude proprement optimiste se fait jour ici, qui tranche avec l'image insouciance qu'on se fait de lui. L'optimiste au sujet des progrès récents de notre espèce ne peut s'empêcher de craindre que notre incapacité à prendre la mesure des progrès accomplis n'hypothèque les progrès futurs. Pour certains, l'ampleur des défis à venir rend vive la tentation du coup de pied dans la fourmilière. Constatant l'ampleur des progrès accomplis, l'optimiste redoute pour sa part qu'on ne tue ainsi la poule aux œufs d'or. Loin d'être aveugle et superficiel, l'optimiste factuel au sujet du passé récent de l'humanité manifeste plutôt une forme de lucidité soucieuse.

3. En défense de l'optimisme focal

Si l'optimisme factuel est une croyance ou un ensemble de croyances, l'optimisme focal est plutôt un trait de caractère : une tendance à focaliser son attention sur l'aspect positif des choses, une disposition à voir le verre à moitié plein.

La réputation de l'optimisme focal n'est pas aussi mauvaise que celle de l'optimisme factuel. Qui croit que les choses vont bien passe pour aveugle, qui se contente de les prendre du bon côté passe plutôt pour positif et allant. La raison en est assez évidente : qui voit le verre à moitié plein, sait bien qu'il est *aussi* à moitié vide. Il résout juste de ne pas trop s'y attarder. L'optimiste focal ne ferme pas les yeux sur ce qui va mal, il regarde davantage ce qui va bien.

Cependant, deux critiques peuvent lui être adressées. La première est que l'optimisme focal pourrait, *nolens volens*, nous conduire à un optimisme factuel aveugle. Qui résout de prendre la vie du bon côté, de concentrer son attention sur l'aspect positif des choses, risque d'oublier leur aspect négatif. A trop voir le vide à moitié plein, on finit par le voir entièrement plein.

En réponse, notons d'abord que cette objection repose sur une hypothèse empirique qui demande à être vérifiée : si l'impact de l'attention sur la perception visuelle a été étudié en détail (par exemple, le phénomène de « cécité sub-attentionnelle »), l'impact de l'attention sur les représentations non perceptives est moins connu. Deuxièmement, s'il s'avère effectivement que le fait de focaliser son attention sur le positif tend à faire oublier le négatif, il me semble que l'optimiste focal peut simplement répondre que c'est là un risque à prendre et voir dans cette critique une mise en garde salutaire plutôt qu'une objection décisive. Enfin, la même objection porte, *mutatis mutandis*, à l'encontre du pessimisme focal.

La seconde critique est plus délicate et mérite que l'on s'y attarde plus longuement. L'optimisme et le pessimisme focaux sont définis comme des tendances à se concentrer sur le positif ou sur le négatif. Mais si nous pensons qu'il y a du négatif et du positif, n'est-il pas irrationnel de ne retenir que l'un ou l'autre ? Par exemple, qui croit qu'il y a autant de vin que d'air dans le verre, et que le vin est aussi réjouissant que l'air est frustrant ne devrait-il pas, rationnellement, être *indifférent* par rapport au verre, ou peut-être *ambivalent*, à savoir avoir à son égard des sentiments mixtes – se réjouir et s'attrister à la fois ? N'est-il pas inapproprié de ne faire *que* s'en réjouir ?

Une réponse intuitive à cette critique est que le fait de se concentrer sur le positif est rationnel car *instrumentalement* bon : cela promeut notre bien-être. Ce qui rendrait rationnel le fait de voir le verre à moitié vide ne serait pas l'état du verre en lui-même – puisqu'il est aussi à moitié vide – mais le fait que cette direction de l'attention nous rende plus heureux. Si cette justification de l'optimisme focal est naturelle, elle se heurte cependant à une difficulté non moins intuitive : si le but est de promouvoir notre bien-être, il est prudent de ne pas négliger ce qui pourrait lui nuire. Qui prête attention au fait que le verre est à moitié vide sera peut-être enclin à le boire moins goulument pour faire durer le plaisir. Le pessimisme focal peut donc lui aussi se targuer d'avoir une valeur instrumentale. De fait, une telle justification du pessimisme focal est courante en économie politique. Hume écrit :

Les politiques ont établi pour maxime que ceux qui jettent la base d'un gouvernement ...
doivent regarder tous les hommes comme des fripons qui n'ont d'autres motifs que l'intérêt

particulier. C'est par ce motif qu'il faut les gouverner : il faut rendre leur avarice insatiable, leur ambition démesurée, et tous leurs vices profitables au bien public. Une constitution, disent-ils, ne peut être avantageuse, qu'autant qu'elle est réglée sur ce principe ...

C'est donc une maxime politique juste, *qu'il faut prendre tous les hommes pour des fripons*, quoiqu'il puisse sembler étrange qu'une maxime puisse être vraie en *politique* mais fausse dans les *faits*.

D. Hume, *Essai sur l'Indépendance du Parlement*, 1742, in Hume (1987) – italiques originaux.

L'idée de Hume est qu'il est avisé, lorsque l'on cherche à dessiner les contours d'un système de gouvernement juste, efficace et stable, de partir de l'hypothèse selon laquelle les hommes sont vicieux. Hume et les penseurs politiques qui adoptent cet optimisme focal quant à la nature humaine savent bien que les hommes sont aussi doués de générosité, de bienveillance, et d'autres vertus sociales. En matière de politique, il convient cependant, soulignent-ils, de mettre entre parenthèses ces qualités pour ne se concentrer que sur ce qu'il y a de pire chez les hommes. Cela est rationnel, car un système politique qui parvient à faire cohabiter en paix des hommes absolument vils parviendra à le faire tout aussi bien avec des hommes plus vertueux. L'inverse est en revanche peu probable : un système de gouvernement bâti pour des hommes vertueux risque bien de s'effondrer à l'arrivée des premiers fripons.

Il n'est donc pas manifeste que l'optimisme focal soit plus apte que le pessimisme focal à promouvoir notre bonheur. A l'objection selon laquelle il est irrationnel de ne se focaliser que sur l'aspect positif, ou l'aspect négatif des choses, l'optimiste focal répond donc que cela est rationnel car cela rend heureux, le pessimiste focal répond que cela est rationnel, car cela est prudent. Dans les deux cas, il est fait appel à une valeur instrumentale de l'optimisme et du pessimisme focaux : ceux-ci ne pourraient être rationnels qu'en vertu de leurs supposés effets bénéfiques. Je voudrais maintenant suggérer une manière distincte de répondre à l'objection présente, qui soutient qu'il peut être rationnel de se focaliser sur le bon côté des choses, *indépendamment des possibles effets bénéfiques de cette attitude*.

Pour introduire cette idée, revenons un instant à l'optimisme factuel. Les variétés d'optimismes factuels que nous avons envisagées préalablement soutiennent que ce qui est bon l'emporte sur ce qui est mauvais. Il existe cependant une espèce d'optimisme factuel qui porte non pas sur le poids relatif de ce qui est bon et ce qui est mauvais, mais sur le poids relatif du bon et du mauvais eux-mêmes. Cet optimisme factuel ne s'intéresse pas à ce qui a une valeur, mais aux valeurs elles-mêmes – appelons-le « optimisme axiologique » : il soutient non pas que ce qui est bon l'emporte sur ce qui est mauvais, mais que le *bon l'emporte sur le mauvais*.

Optimisme axiologique : thèse selon les valeurs positives l'emportent sur les valeurs négatives.

Qu'est-ce que cela signifie exactement ? Lorsque nous représentons l'échelle des valeurs, du pire au meilleur, nous plaçons naturellement au milieu le point d'indifférence : la qualité de ce qui n'est ni bon, ni mauvais. C'est là en réalité une hypothèse substantielle : peut-être la structure des valeurs est telle que le meilleur est plus éloigné de l'indifférence que ne l'est le pire, ou que le pire est plus éloigné de l'indifférence que ne l'est le meilleur (Figure 4). Dans le premier cas, le bon « pèse » plus que le mauvais ; dans le second cas, le mauvais « pèse » plus que le bon.

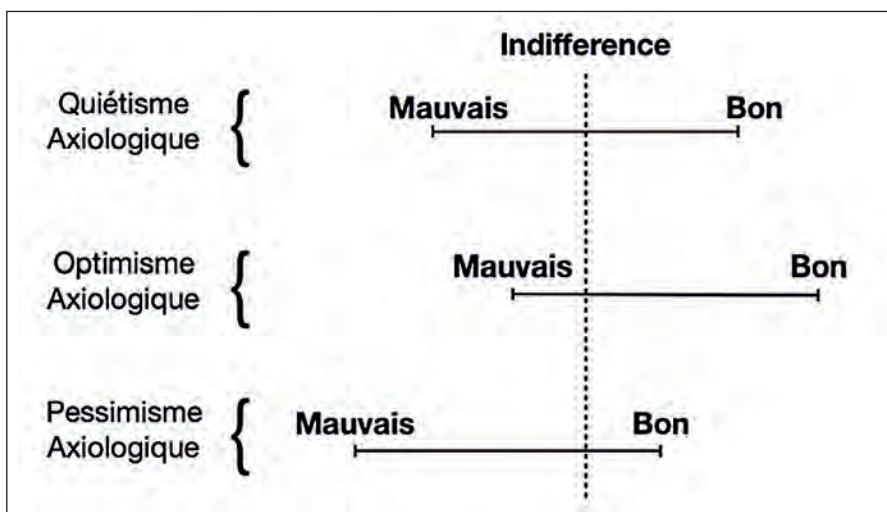


Figure 4

Revenons à la question de savoir ce qui pourrait rendre rationnel – intrinsèquement, et non plus instrumentalement – l'optimisme focal. Ma proposition est la suivante : *l'optimisme focal est correct ou approprié, si et seulement si l'optimisme axiologique est vrai*. Autrement dit, la raison pour laquelle il serait justifié de se focaliser sur l'aspect positif des choses serait que le bon importe ou pèse plus que le mauvais. Inversement, il serait intrinsèquement rationnel d'être pessimiste focal si la balance axiologique penchait du côté du mauvais.

Un optimiste et un pessimiste focaux pourraient dialoguer ainsi :

Le pessimiste (focal): Le vin, c'est ce qu'il y a de meilleur. L'absence de vin, c'est ce qu'il y a de pire.

L'optimiste (focal): Je suis bien d'accord !

Le pessimiste: Et comme le pire est bien plus détestable que le meilleur n'est aimable, il convient de se concentrer sur le verre à moitié vide.

L'optimiste: Au contraire ! Le meilleur est bien plus appréciable que le pire n'est pénible. C'est pourquoi il faut voir le verre à moitié plein.

Bien que l'optimiste et le pessimiste focaux soient d'accord sur tous les faits au sujet desquels ils sont respectivement optimistes et pessimistes focaux – l'état du verre, la valeur positive du vin, la valeur négative du vide – il y a néanmoins une classe de faits sur lesquels ils ne sont pas d'accord, à savoir les faits qui ont trait au poids relatif de ces valeurs. Si la balance des valeurs penche du côté du bon, l'optimiste focal a raison ; si elle penche du côté du mauvais, le pessimiste focal a raison.

Pour bien saisir cette proposition, il est crucial de ne pas confondre la balance *des valeurs* avec la balance *des choses de valeurs*. L'optimiste et le pessimiste focaux sont, par hypothèse parfaitement d'accord sur ce qu'indique la balance des choses de valeurs. Ici, ils sont d'accord sur le fait qu'il y a autant de vin bon, que d'air mauvais, et sur le fait que le vin est aussi bon que l'air est mauvais. Leur unique point de divergence porte sur la balance *des valeurs*: pour l'optimiste, le bon pèse plus lourd que le mauvais ; c'est l'inverse pour le pessimiste.

L'intérêt de cette proposition est d'offrir des conditions de corrections non instrumentales pour l'optimisme et le pessimisme focaux : nous savons maintenant, si ce qui précède est vrai, à quelles conditions il est approprié de se concentrer sur l'aspect positif des choses : si et seulement si la balance axiologique penche du côté du bon.

Reste à savoir si tel est le cas. Initialement, il ne le semble pas. On est enclin à penser que les souffrances les plus vives sont d'une magnitude bien supérieure à celles des plaisirs les plus intenses. Ainsi désire-t-on plus fortement éviter la souffrance qu'obtenir du plaisir, et considère-t-on qu'empêcher la souffrance d'autrui est moralement plus louable que de lui procurer du plaisir. Le mauvais semble peser plus lourd que le bon. Cela sonne-t-il le glas des espoirs de l'optimisme focal ? Pas nécessairement. Peut-être celui-ci est-il vrai pour *certaines* valeurs, mais pas pour d'autres. On peut penser par exemple que le plus beau est plus intensément beau que le plus laid n'est laid. On peut penser que la valeur intrinsèque de la connaissance est supérieure à la valeur négative de l'ignorance. Une forme subtile d'optimisme axiologique soutient que plus les valeurs sont élevées dans la hiérarchie des valeurs, plus la balance axiologique penche du côté des valeurs positives. Cette proposition est avancée, au sujet des valeurs morales, par le grand théoricien des valeurs Nicolai Hartmann :

La malhonnêteté (voler, par exemple) est criminelle ; l'honnêteté, d'un autre côté, atteint seulement le niveau de ce qui est simplement approuvé, c'est-à-dire qu'elle coïncide presque avec le point d'indifférence, ne le dépassant qu'au plus faible degré. Mentir est déshonorant, mais pas criminel ; mais la sincérité mérite une reconnaissance bien plus positive. Une disposition peu aimante n'est en rien déshonorante, mais n'est

encore moralement d'aucune valeur, alors que l'amour de son prochain impose le respect. [...] L'indifférence à la destinée et au futur de l'humanité peut être appelée un vice [...] mais l'amour universel, d'un autre côté [...] est directement héroïque et mérite l'admiration.

[...] nous voyons clairement que les positions extrêmes à l'égard de l'indifférence évaluative sont opposées. Alors que pour l'honnêteté, c'est presque l'échelle entière qui se situe sous le point-zéro, la valeur positive le dépassant à peine [...] ; avec l'amour universel [...] c'est presque la totalité de l'échelle qui se situe au-dessus de l'indifférence, la valeur négative se situant à peine en dessous.

(Hartmann, *Ethique*, 1932, vol. 2, p. 467.)

La proposition d'Hartmann peut être représentée ainsi (Figure 5) : plus nous montons dans l'échelle des valeurs, plus le meilleur l'emporte sur le pire. Si cela est vrai, plus les choses que nous considérons ont une valeur élevée dans la hiérarchie des valeurs, plus il est légitime de se concentrer sur leur aspect positif. L'amour universel de l'humanité mérite plus notre attention que l'indifférence à l'égard de l'humanité.

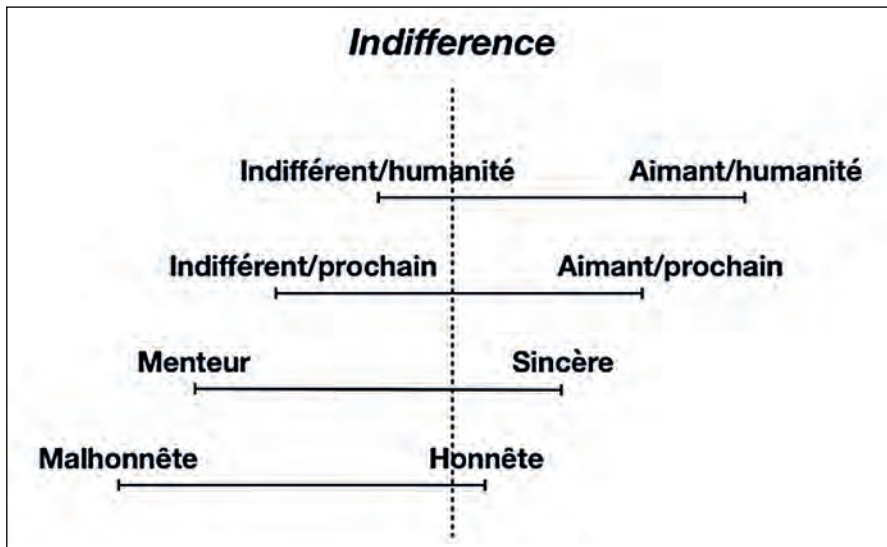


Figure 5

Concluons. J'ai soutenu deux thèses qu'optimistes comme pessimistes sont en mesure d'accepter. Premièrement, il existe une distinction entre deux formes fondamentales d'optimismes (et de pessimismes), selon que l'on entend par là la croyance selon laquelle les choses vont bien (ou mal) ou la tendance à concentrer son attention sur ce qui va bien (ou mal). J'ai proposé d'appeler *factuel* l'optimisme (et le pessimisme) du premier type, et *focal*

l'optimisme (et le pessimisme) du second type. Deuxièmement, j'ai proposé une thèse au sujet des conditions de correction de l'optimisme et du pessimisme focaux, c'est-à-dire des conditions auxquelles il peut être approprié de se concentrer sur l'aspect positif (ou négatif) des choses. Ma proposition est que cela est correct si et seulement si, pour les valeurs en question le bon est « plus fort » que le mauvais. Autrement dit, ce qui rend correct l'optimisme (/le pessimisme) focal est l'idée que la balance des valeurs (et non des choses de valeurs) penche du côté du bon (/du mauvais).

Je me suis appuyé sur ces deux thèses pour soutenir que ni l'optimisme factuel, ni l'optimisme focal ne méritaient leur médiocre réputation. Concernant l'optimisme factuel, il est vrai que nous avons certains biais en sa faveur. Mais j'ai fait valoir que ceux-ci ne suffisaient en rien à le disqualifier. D'une part parce que nous avons également des biais en faveur du pessimisme factuel, d'autre part parce que l'existence de biais en faveur d'une thèse ne constitue pas une raison à son encontre. Pour déterminer s'il convient ou non d'être optimiste, la seule voie est de tourner notre regard vers le monde. Or si l'on considère certaines tendances de fond de l'évolution récente de l'humanité, celle-ci s'avère nettement plus rose que ce que l'on tend à croire, ce qui apporte du crédit à l'optimisme factuel des Lumières. Concernant l'optimisme focal, j'ai suggéré que si l'idée que le bon, en général, pesait plus lourd que le mauvais était peu plausible, il était néanmoins plausible que pour certaines valeurs, et peut-être même pour les plus élevées d'entre elles, le bon l'emporte sur le mauvais. Si cela est vrai, l'optimisme focal au sujet des porteurs de ces valeurs est justifié. Loin d'être aveugle, indifférent et béat, l'optimisme, bien compris, a donc de beaux jours devant lui.

Références

- Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795.
Hartmann, Nicolai (1932). *Ethics*. New York: Allen & Unwin.
Hume, D. (1987), *Essays, Moral, Political, and Literary*, Edited by Eugene F. Miller, *Indianapolis, IN: Liberty Fund*.
Sharot, T. (2011). The optimism bias. *Current biology*, 21(23), R941-R945.

Sources

- IPSOS, *Perils of Perceptions, Global Impact of Development Aid de 2017*, https://www.ipsos.com/sites/default/files/ct/news/documents/2017-09/Gates_Perils_of_Perception_Report-September_2017.pdf
<https://ourworldindata.org>
<https://www.gapminder.org>